



LAURE STASI,
Historienne de l'art et auteure
scientifique¹

DES ŒUVRES D'ART SPOLIÉES ? *LA DANSEUSE AU BRAS ÉTENDU ET SON PENDANT, LA DANSEUSE AU VOILE, DU STRASBOURGEOIS JEAN- FRÉDÉRIC SCHALL*

La Danseuse au voile valait-elle d'être volée, alors que son double, *La Danseuse au bras étendu* (MNR 887), était à peine considéré en 1952 ? Jean-Frédéric Schall, dit Challe, ou Chall (Strasbourg, 14 mars 1752-Paris, 24 mars 1825), est connu comme un peintre d'Alsace. Avant la Seconde Guerre mondiale, à la fin des années 1920, il fut un temps au sommet de sa renommée. Une exposition fut même organisée en 1929². Il était alors présenté comme élève de Nicolas-Bernard Lépicié (1735-1784) et ami de Pierre-Paul Prud'hon (1758-1823). Nous le savions déjà familier des grands artistes François Boucher (1703-1770) et Jean-Honoré Fragonard (1732-1806). Cependant, avec beaucoup de ferveur, André Girodie, son biographe et spécialiste, le porte aux nues en le nommant le « Watteau alsacien » ! Si Schall peignait moins talentueusement que ces derniers, il possédait cette veine galante qui domina tout le XVIII^e siècle. Pourtant, il fut maltraité par la postérité et ses tableaux furent attribués à ses amis.

J.-F. Schall resta cependant considéré par les collectionneurs les mieux renseignés du XIX^e et du XX^e siècle. Ses œuvres sont recensées dans les collections du prince Demidoff, en son palais florentin de San Donato, en 1870. Cinquante ans plus tard, à la fin des années 1910-1920, ses toiles furent admises dans les collections exceptionnelles formées par Camille Groult (1832-1908)³, Willy Blumenthal (1845-1936), le comte Greffulhe (1848-1932), Jacques Doucet (1853-1929), Arthur Veil-Picard (1854-1944), Moïse de Camondo (1860-1935), Octave Homberg (1876-1941) et André Citroën (1878-1935), ainsi que dans quelques collections publiques, parmi lesquelles le musée des Beaux-Arts de Nantes, qui conserve [la Danseuse en Louis XVI](#). Cette œuvre peut être rapprochée de *La Danseuse au bras étendu* du musée des Beaux-Arts de Strasbourg et de son pendant (fig. 1), tous deux achetés par les nazis. Leur histoire restait inconnue, et aucun ouvrage, même parmi les plus complets portant sur les spoliations artistiques en France (*Le Front de l'art* de la grande Rose Valland, les livres de Jean Cassou publiés après-guerre, *Le Musée disparu* d'Hector Feliciano, *L'Enlèvement d'Europe* de L.H. Nicholas ou *L'Exode des musées* de



1 Jean-Frédéric Schall, *Danseuse au bras étendu*, XVIII^e siècle, recto et verso. Huile sur toile, 32,5 × 25 cm. Strasbourg, musée des Beaux-Arts, inv. MNR 887. Photo : Mathieu Bertola, Musées de Strasbourg

Michel Rayssac), ne les citait, de même que les trois collections spoliées puis expertisées par Karl Haberstock (1878-1956).

Les journaux et les revues contemporains apportent la couleur qui manquait aux photographies anciennes. Une robe panier, conservée au musée des Beaux-Arts de Strasbourg, compose une étrange silhouette verte dressée sur la pointe des pieds. Elle était communément appelée *Danseuse vue de face et tendant le bras gauche en avant* (huile sur toile, 32,5 × 24,5 cm), voire *La Danseuse au bras étendu* – car celui-ci barre la composition. La femme porte une robe de soie blanche reflétée de vert, de même que son couvre-chef, qui est une toque emplumée. Son décolleté est fait de diverses tonalités de rose. Des rubans, de la gaze et des fleurs en sont les mignons ornements. Son bras droit est plié, la main sur la hanche et son bras gauche allongé à l'horizontale. Dans le second tableau, une femme danse dans son parc. Sa robe claire de taffetas moiré est décorée de volants et de ruchés en gaze, c'est-à-dire de bandes de tissu étroites, plissées, froncées ou tuyautées. Cette *Danseuse vue de face et tenant un voile* (huile sur toile, 32,5 × 24,5 cm) est coiffée d'un chapeau à plumeau ; son corsage décolleté est garni de brocart ainsi que de rubans jaunes. Elle retient à deux mains un foulard ou un voile de linon. À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, ce tableau de danseuse s'est évanoui.



2 Elisabeth Vigée Lebrun, *Madame Dugazon dans le rôle de Nina*, 1787. Huile sur toile, 146 × 115 cm. Collection particulière. Photo : Wikimedia Commons/CCO

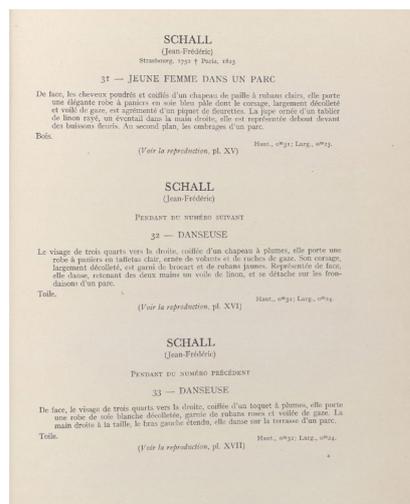
Presque arides et raides dans leurs costumes pleins d'artifices, prêtes à séduire en esquissant quelques pas de danse, ces deux figures ont été peintes avec quelque peu de maladresse ; elles sont des portraits fictifs, des archétypes mignons de la grâce et de la beauté des actrices de l'Opéra ou du Théâtre-Italien. Schall était également un portraitiste de comédiennes connues, telle Rosalie Dugazon (1755-1820), qui posa également pour Elisabeth Vigée Lebrun (1755-1842) (fig. 2). Ces effigies séduisantes, réelles ou imaginaires, ces poupées de l'amour, dansantes et enrubannées par Schall ornaient les folies, ces maisons de plaisance situées aux alentours de Paris, où leurs protecteurs les accrochaient dans les salles d'honneur des Sociétés galantes auxquelles elles appartenaient. De ce contexte gaiement libertin naissaient les œuvres, parfois un peu piquantes, de Schall.

Ces deux tableaux appartenirent à Jean Groult (1868-1951), résidant 119, avenue Malakoff, à Paris (16^e arr.), fils du grand collectionneur parisien Camille Groult (1832-1908), qui aimait les couleurs, les fleurs et le gracieux XVIII^e siècle. Les plus jolies de leurs trois danseuses – en compagnie desquelles Camille Groult avait posé vers 1900⁴ – furent proposées à l’encan en 1941, à l’hôtel Drouot. De graves évènements s’y déroulaient : depuis le 17 juillet 1941, le Commissariat général aux questions juives, dirigé depuis le 29 mars par Xavier Vallat (1891-1972), avait interdit aux Juifs d’entrer dans la salle de ventes de l’hôtel Drouot « de manière absolue », selon une affiche⁵. Immédiatement, on placarda douze affiches, on renforça de trois personnes le service d’ordre, on examina toutes les cartes d’identité... La bête immonde était entrée dans l’hôtel des ventes. Les mesures concernaient à la fois les chalands et les commissaires-priseurs, tel Maurice Rheims (1910-2003). Le capitaine Paul Sézille (1879-1944), propagandiste antisémite français, enjoignit M^e Étienne Ader d’annuler la vente de la collection « martyr » de Perriollat, le 14 novembre 1941⁶. Charles Perriollat (1854-1940) – dont le nom est le plus souvent écorché – était un collectionneur français, employé de commerce avant de devenir rentier et membre de la Société historique du 6^e arrondissement de Paris. De plus, il était un théoricien catholique et un écrivain d’art. D’origine guadeloupéenne, veuf de Louise Hugelin (1861-1917), qu’il épousa en 1883 dans le 16^e arrondissement, Perriollat eut plusieurs domiciles ; il décéda au 3, rue de Gravelle, le 31 décembre 1940, à Versailles. Juste avant sa disparition, sa collection était accrochée dans un hôtel particulier au 10, rue du Dragon, à Paris, où il recevait beaucoup, en particulier pour des concerts de musique de chambre. Charles Perriollat était-il connu du public ou de musicologues respectés ? Non, sa collection était uniquement réputée pour ses peintures espagnoles du xv^e siècle. Il mourut sans enfant⁷ et nous avons recherché en vain ses descendants en France métropolitaine ; le martyr Gabriel Periolat, vivant à Grenoble et interné en camp nazi, n’appartenait pas à sa famille – cette orthographe est celle que l’on trouve pourtant dans certains documents au sujet du collectionneur. Cependant, selon nos recherches, aucun Perriollat ne fut donc déporté ni menacé.

Un intervenant de taille est le tristement célèbre Karl Haberstock. Les archives américaines le décrivent comme le marchand international le plus important de l’Allemagne nazie, ce que confirme un travail très récent produit par l’INHA⁸. Le Berlinoise Haberstock recéléait pour vendre aux musées allemands, ainsi qu’à Hermann Göring et au musée d’Hitler, à Linz. Avant-guerre, il était connu comme acheteur pour les musées allemands, qu’il n’hésitait pas à escroquer⁹.

À l’occasion de la vente de 1941, la collection Perriollat – de même que les danseuses de Schall provenant de chez Groult – fut remarquée et même assez enviée pour être expertisée par Haberstock, qui considérait sans doute comme « spéciaux » les phares de cette collection, c’est-à-dire des « Primitifs », selon les spécialistes de l’époque. Des œuvres appartenant aux écoles flamande, picarde, autrichienne et italienne du xv^e siècle furent acquises par le marchand nazi. Le 27 novembre 1941, le commissaire-priseur ayant dûment protesté, Paul Sézille lui répondit, après la vente Perriollat, que la première partie de la vente avait déjà été annulée le 5 juillet 1941 à Versailles – on comprend donc qu’elle ne pouvait être reportée – et, se faisant plus menaçant encore, qu’il maintiendrait à toutes forces son interdiction d’entrée à la population juive. Exécration, il réitéra ses accusations : « chasser les Juifs d’un domaine artistique qu’ils ont mis à l’encan, ne pas permettre que les enjuivés qui ont trafiqué avec eux continuent leur complicité ». Or, les catalogues de la collection Perriollat avaient été rédigés « par l’expert juif Leman, ce qui frustré les experts aryens qualifiés », accusait Sézille, bien que le nom de Leman ait été, à notre connaissance, omis dans le catalogue. Les conditions nazies furent acceptées de force, et chacun retrouva sa place, y compris Haberstock, l’un des prédateurs nazis les plus dangereux, assis au deuxième rang dans la salle des ventes et qui acquit quatre œuvres de la collection Perriollat.

Selon mon enquête menée dans les Musées nationaux français, Jean Groult présenta les *Danseuses* à la vente *Dessins et tableaux anciens, objets d'art et de bel ameublement*, qui se tint à l'hôtel Drouot, le 20 novembre 1941 (M^e Baudoin) sous les numéros 32 et 33 – le second numéro était celui du tableau appartenant au musée de Strasbourg. Les *Danseuses* étaient reproduites dans le catalogue ; une note manuscrite figurant dans [l'exemplaire conservé à la bibliothèque de l'INHA](#) (fig. 6), à Paris, avance que « tout ou partie des œuvres » de la vente du 20 novembre 1941 provenait de la fameuse collection Groult : une thébaïde pour peintures et dessins admirables ! Le petit tableau de Pietro Longhi (1702-1785), *La Présentation* (MNR 562, aujourd'hui au musée du Louvre), fut également acheté par Haberstock par le biais du commissaire-priseur qui organisa et contrôla la vente ; il appartenait à un autre amateur, un certain Vandenabeele. La vente à l'encan était annoncée dans la presse comme l'une des plus importantes de l'année 1941 :



3 Extraits de *Dessins et tableaux anciens, objets d'art et de bel ameublement*, hôtel Drouot, vente du 20 novembre 1941, n° 32 : *La Danseuse au voile*, n° 33 : *La Danseuse au bras étendu*. Paris, bibliothèque de l'INHA, cote VP 1941/196. Photo : Licence ouverte/Open licence

« De Schall [...] deux œuvres d'une importance qu'on peut sans exagérer qualifier de rarissime. Non seulement il est rare, en effet, de trouver deux danseuses qui se fassent ainsi pendant, mais elles sont d'une finesse, d'une maîtrise d'exécution telles qu'on ne peut que les comparer à celles des collections Homberg et Bardac¹⁰, de célèbre mémoire¹¹. »

Les prix de vente – 360 000 francs pour les *Danseuses* –, confirmés par une note dans le catalogue conservé à la bibliothèque de l'INHA, les placent non pas au même niveau, mais presque immédiatement derrière le tableau *La Présentation* de Pietro Longhi, cédé pour 600 000 francs. Haberstock ne chercha pas à obtenir le merveilleux carnet de dessins de Gabriel de Saint-Aubin (1724-1780), qui attint la somme considérable d'un million de francs – mais dévalués. Les *Danseuses* Groult furent photographiées et les détails des achats versés dans les registres secrets de la galerie berlinoise d'Haberstock, retrouvés par Horst Kessler¹² ; le nazi et chercheur d'or peint y stipulait que ces deux jolies toiles étaient devenues sa propriété grâce à Baudoin, avec l'œuvre de P. Longhi, pour 55 202,88 reichsmarks en novembre 1941. Les petites danseuses de Schall furent revendues au musée de Linz (n°s 2 147 et 2 148) en janvier 1942. Haberstock reçut 73 500 reichsmarks afin d'emporter ces tableaux, ainsi que la toile de P. Longhi, afin de les accrocher au Reichskanzlei (la Chancellerie du Reich) à Berlin¹³.

Durant ses différentes entrevues avec les Américains, Haberstock nia avoir commis des expertises forcées chez les collectionneurs d'art. Des recherches encore en cours permettent pourtant de déterminer qu'il était effectivement le commanditaire de telles visites forcées, comme celles des collections Groult et

Perriollat, ainsi que d'une troisième – une collection inconnue – à Dijon. Il reste impossible de savoir qui, nazi ou collaborateur, aurait pu fournir des informations sur les ventes des collections de Charles Perriollat, les vacations après décès ayant été réalisées sans sa famille ; j'ai cherché cette dernière en vain, en France. Quant à la famille Groult, également victime d'une expertise forcée, elle n'en a pas gardé le souvenir. Deux missives conservées à Augsbourg, en Allemagne, établissent que ces faits eurent pourtant bien lieu. Haberstock a commandé une expertise aux frères juifs Lœbl, qui témoignèrent contre lui après-guerre. Ils expertisèrent la collection quatre jours exactement après la vente à l'hôtel Drouot. L'expertise Groult fut faite par Allen Lœbl, mais aucune spoliation ne semble pourtant avoir été préparée. Cette collection n'était pas inaccessible et a toujours été célèbre.

À l'été 2016, avec M^{me} Elisabeth Charlotte Sullivan-Bordeaux-Groult, j'ai été autorisée à consulter une lettre conservée aux Archives nationales déclassifiées, qui nous a été mise en ligne légalement par les services concernés à Washington¹⁴ ; envoyée le 10 octobre 1941 par Karl Haberstock à Herbert Engel, 70, boulevard François-Grosso, à Nice, elle évoque un tableau représentant don Bernardo de Iriarte (1735-1814) peint par Francisco de Goya (1746-1828), un tableau appartenant à la collection Groult et dont une copie ancienne figurait chez Harkness, aux États-Unis – était-il alors confondu avec cette copie ? Depuis 1950, cette œuvre est au Metropolitan Museum, à New York. Durant la guerre, elle n'était jamais sortie de la collection de la famille Groult. Sa description dans cette lettre tint lieu d'expertise pour Haberstock – mentionnée comme de teinte plus pâle et de plus petites dimensions (108 × 85,1 cm) que la toile figurant chez Harkness. D'ailleurs, la famille affirma n'avoir jamais montré son tableau à un certain Antoine, auteur d'un catalogue sur Goya que je n'ai pu retrouver. Jean Groult s'occupait de l'usine et de la collection pendant que son fils Pierre était spahi en Afrique du Nord. Jean donna au musée du Louvre un chef-d'œuvre, *Charles William Bell* par Thomas Lawrence (1769-1830), tandis que la *Danseuse* de Schall était proposée par une galerie parisienne – la galerie Pardo qui, récemment, a retrouvé la trace de ce petit tableau. Le remarquable tableau de Goya, de la collection Groult, est aujourd'hui exposé au musée des Beaux-Arts de Strasbourg (fig. 4).



4 Francisco José de Goya y Lucientes, *Portrait de Don Bernardo Iriarte*, 1796. Huile sur toile, 108 × 86 cm. Strasbourg, musée des Beaux-Arts, inv. MBA 1660. Photo : Mathieu Bertola, Musées de Strasbourg

Les factures d'expertises de ces ensembles sont aujourd'hui conservées à Augsbourg. Une première lettre, adressée le 17 juillet 1941 à Haberstock, l'autorise à mener des expertises ; le cercle des personnes au courant de cela devait être restreint. Daté du 26 novembre 1941, le second document propose à Allen Lœbl des biens en espèces pour l'expertise de collections parisiennes, telles celles de Perriollat et de Groult, ainsi que d'une collection dijonnaise – bien qu'aucune vente ayant trait à Dijon n'ait eu lieu en novembre 1941 à l'hôtel Drouot, selon la Gazette de l'hôtel Drouot que j'ai dépouillée. D'après ce dernier document, Allen Lœbl a été rétribué 48 000 francs pour avoir expertisé la collection de Jean Groult le 24 novembre 1941. La somme fut mise à sa disposition et ne fut pas versée sur un compte bloqué. Par peur d'être arrêtés, les Lœbl travaillaient occasionnellement pour Haberstock. Un document, inédit à notre connaissance, en rend compte, conservé actuellement à Augsbourg (HA/XV/63)¹⁵ :

« Tableaux anciens – Objets d'art – Galerie F. Kleinberger, A. Loebl & E. Garin, successeurs – Société à responsabilité limitée 2000 000 frs - 9, rue de l'Échelle, Paris [...]»

Paris le 12 novembre 1948

Nous soussignés Monsieur Allen Lœbl (habitant à Paris XVI^e 34 quai de Passy) et Monsieur Emmanuel Lœbl (habitant à Paris XVI^e 7 rue Charles-Dickens) connaissons monsieur Karl HABERSTOCK depuis des longues années. Il était un des premiers marchands de tableaux d'Europe et jouissait d'une très bonne réputation. Notre oncle Monsieur François Kleinberger était en relation d'affaires très agréables avec lui.

Au début de l'Occupation (1940-1942) il est venu à Paris où il achetait et payé [sic] des tableaux régulièrement.

C'est grâce à lui que nous, de religion israélite, n'avons pas été arrêtés. »

Haberstock souhaitait sans doute élargir ses horizons par ces expertises et être mis au courant de l'existence de toutes les collections privées. L'hôtel Drouot lui servait non seulement de fonds de commerce, avec l'aide forcée des commissaires-priseurs, mais également de base de renseignements, lui donnant la possibilité d'être prévenu pour acquérir les belles collections y passant en vente. Haberstock a probablement eu envie de voir la collection tout entière après avoir obtenu les deux danseuses, mais cela fut, semble-t-il, impossible. Aucune saisie, aucun achat, rien ne se passa tout de suite après la venue de Lœbl ; Haberstock serait-il venu par la suite ? À ce jour, aucune liste de tableaux ou de dessins ne semble figurer dans les archives françaises, allemandes et américaines. Rappelons que les collections de Camille Groult rassemblaient des centaines d'œuvres du XVIII^e siècle français et anglais, selon l'inventaire dressé par Alice Groult, la veuve de Camille, seule et unique héritière – et non ses enfants –, selon mes recherches menées en archives depuis 2003. L'expertise des collections Perriollat se tint le 21 novembre 1941, fut dirigée par Allen Lœbl, puis facturée 40 000 francs le 26 novembre, juste après les ventes¹⁶ :

« Paris
26 XI 1941
Allen Lœbl

Auf Grund des Briefes von 17. Juni 1941 des Militärbefehlshabers in Frankreich, Verwaltungsstab, Abt. Wi. I. Az 7654 adressiert an mich, habe ich Ihnen folgende Beträge für Ihre Expertisen und Commissione bezahlt :

30.000 frs am 20. November 1941 (Dijon)
40.000 frs am 21. November 1941 (Periolat)
48.000 frs am 24. November 1941 (C. Groult)

Zusammen also 118.000 frs (Fläche avec annotation manuscrite : "meines [Erachtens]")

Diese Beträge sind frei zu Ihrer Verfügung und sind nicht auf Sperrkonto einzuzahlen. »

Le nombre d'œuvres détermine le prix de l'expertise. La collection de Camille Groult était riche de plusieurs centaines de tableaux et de dessins. Jean Groult s'était séparé seulement de la paire de danseuses. L'hôtel Drouot constituait donc une base de renseignements pour le nazi Haberstock, qui expertisait... après les ventes ! Il fallait posséder une certaine connaissance et une certaine autorité pour obtenir les informations nécessaires, comme les adresses, mais tout le personnel – surtout ceux qui ont participé au déménagement – a pu être questionné sur le lieu de dépôt des œuvres. Si le commissaire-priseur H. Baudoin pourrait être le coupable, il a été interrogé puis lavé des soupçons pesant sur lui au sortir de la guerre. Pour les collections Perriollat, nous comptons quatre catalogues de vente, dont le premier fut repris les 17 et 18 novembre 1941, avec 46 tableaux anciens. Il en existait d'autres – anonymes, excepté un tableau de fleurs dû à Ambrosius Bosschaert (1573-1621) – à Versailles, en juillet 1941. La dernière vente, survenue le 19 novembre 1941 – avec 97 tableaux anciens et modernes appartenant à différentes écoles, avant tout française, espagnole et italienne –, fut organisée par Étienne Ader (1903-1993), avec comme experts François Max-Kann, P. Damidot, J. Lacoste et René Claude Catroux (1874-1964).

DE 1942 À L'APRÈS-GUERRE

En 1942, les deux jolies *Danseuses* partirent ensemble au musée d'Hitler, à Linz (*La Danseuse au foulard*, dite *La Danseuse au voile*, portait le numéro 2 148, *La Danseuse au bras étendu* le numéro 2 147). Elles furent mises à l'abri dans la mine de sel d'Altaussee durant la débâcle allemande, puis enregistrées le 18 octobre 1945 au Central Collecting Point de Munich et renvoyées

en France à l'été 1946. *La Danseuse au bras étendu* fut inventoriée sous le numéro 5 757 à Altaussee et sous le numéro 10 543 à Munich. Les dossiers déclassifiés conservés aux Archives nationales américaines¹⁷ fournissent ces détails précieux, inconnus auparavant.

Créé après la Seconde Guerre mondiale, le Central Collecting Point de Munich était un dépôt qui permit de « traiter, photographier et redistribuer des œuvres d'art et des artefacts culturels [...] des monuments, des beaux-arts et des archives », c'est-à-dire les spoliations nazies mises à l'abri sur le territoire du III^e Reich. Sans doute fallait-il recenser chaque œuvre. Sur la *Property Card Art* tapée sur une machine à écrire, les dimensions de *La Danseuse au bras étendu* sont 39 × 23 cm, mais il s'agit d'une erreur, car sur la première *Property Card Art*, rédigée au crayon, il est indiqué 32 × 23 cm. Il était précisé que la danseuse en vert provenait de l'hôtel Drouot, sans autre détail. Surtout, son état est donné comme correct, bien que légèrement endommagé. À noter : son cadre était défectueux – « good-slightly damaged (frame bad) » est-il écrit sur les cartes d'accompagnement.

Bien plus tard, dans un dossier conservé aux Archives diplomatiques françaises (209 SUP 439)¹⁸, il est précisé que *La Danseuse au bras étendu* fut achetée à l'hôtel Drouot par Haberstock pour Hitler. Cette provenance lui permit de se distinguer d'un second tableau représentant une danseuse et prise à la famille Rothschild, déchu de sa nationalité française depuis septembre 1940 et qui fut parmi les premiers particuliers à être pillée, en compagnie des galeries juives parisiennes¹⁹. Fait inédit, nous avons retrouvé à quelle date revinrent en France les deux toiles de Schall. Le petit tableau de la danseuse en vert fut placé dans le convoi numéro 10 *bis*, allant de Munich à Paris, partant le 31 juillet 1946 et constitué de deux wagons dont nous connaissons l'inventaire. Les convois transportaient de nombreuses œuvres d'art spoliées ou abandonnées par les nazis, ainsi que des pianos de concert. La razzia avait été complète.

Au contraire, la trace de *La Danseuse au voile* fut perdue dès son arrivée en gare. Elle (« A dancer ») avait pris le 9^e convoi du 11 juillet 1946 (n° 19 542). S'agit-il d'une disparition malencontreuse ? En 1946, le vol peut être écarté, même si cette *Danseuse* est la plus belle. Sans doute a-t-elle été vendue par les Domaines, bien que le conservateur en chef des Archives diplomatiques ainsi que son équipe admettent qu'aucune liste n'ait été dressée au fur et à mesure ; et, malgré nos recherches sur place, nous n'avons rien découvert. Les archives conservées à Paris et dans sa banlieue nous apprennent que les œuvres d'art retrouvées – telle cette seconde *Danseuse* – furent examinées par la Commission de récupération artistique (CRA), qui jugeait de leur qualité. Si celle-ci était estimée insuffisante, l'œuvre était rejetée dans le marché de l'art. Elle n'était donc pas restituée, mais mise à disposition des Domaines pour être vendue au profit de l'État – bien que cela ait souvent été refusé par les anciens propriétaires d'œuvres et d'artefacts.

Selon les archives, la Commission de récupération artistique, créée après la Libération, avait reçu pour mission de rechercher les œuvres d'art et les livres qui, durant l'Occupation, avaient été emmenés hors de France, de quelque manière que ce soit, par les Allemands ou par toute personne agissant pour leur compte. Au 15 janvier 1949, elle avait retrouvé quelque 3 950 meubles, 12 320 tableaux, 38 985 objets d'art et sculptures, 300 tapis et tapisseries et 1 500 000 livres. L'activité de la CRA cessa à la fin de l'année 1949 et de nouvelles commissions furent mises en place entre 1944 et 1953, car un grand nombre d'œuvres n'avaient pas encore été retrouvées.

Selon l'Office des biens et intérêts privés (OBIP), les Domaines vendirent des œuvres récupérées jusqu'au 15 juin 1953 pour 96 120 000 francs ; on estima que cette somme devait atteindre dès septembre 1954 une centaine de millions²⁰. Nous retrouvons la trace de ce tableau uniquement en 1952 dans la galerie parisienne Pardo, qui en fit donc sa promotion en toute légalité.

La Danseuse au bras étendu aurait-elle également été mise sur le marché de l'art ? Sa qualité esthétique ne fut pas reconnue d'emblée par la Commission de récupération artistique, qui revint sur sa décision défavorable grâce à l'action d'un seul homme, Hans Haug (Niederbronn [Alsace-Lorraine] 1890-Hémigny

[Moselle], 1965), historien de l'art et directeur des musées de Strasbourg, une personnalité artistique bien connue des habitants. C'est lui qui retrouva ce tableau, qui ne possédait pourtant ni gloire ni séduction, puisqu'il était entreposé dans les réserves des Domaines, rue de Richelieu, à Paris :

« En faisant le choix de tableaux pour le Conseil de l'Europe dans les réserves de la direction générale des Domaines, j'ai trouvé un petit tableau anonyme du XVIII^e siècle, sans cadre, figurant une danseuse, et que je n'ai pas eu la peine à reconnaître comme étant une œuvre du peintre strasbourgeois Jean-Frédéric Schall. »

HANS HAUG ET L'ALSACE

Hans Haug reconnut la main de Schall alors que l'œuvre perdue n'avait plus d'identité. Il était familier des petits maîtres du XVIII^e siècle et, certainement, de tous les artistes alsaciens. Qui était-il²¹? Si ses travaux sur le grand peintre de natures mortes Sébastien Stoskopff (1597-1657) furent déterminants, c'est peut-être avant tout comme conservateur qu'il est le plus renommé, s'étant entièrement consacré aux musées de Strasbourg dès 1919. Cette année-là, Haug devint donc conservateur... Il est présenté comme un « faiseur de musées ». En effet, il créa le musée de l'Œuvre-Notre-Dame et le Musée historique. Grâce à ce fonctionnaire visionnaire, le musée s'enrichit en 1922 de la première peinture cubiste – *Nature morte* de Georges Braque (1882-1963) – à entrer dans les collections publiques. Enfin, quand le second conflit mondial éclata, Haug dut évacuer les trésors artistiques des musées en France libre. Les collections furent ensuite rapatriées dans la capitale alsacienne par les nazis avant que le conservateur soit expulsé en février 1941, mais il continua à se dévouer au service des musées nationaux. En 1945, Haug fut nommé directeur des musées de Strasbourg. Il en profita pour résorber les destructions de la guerre et de ses bombardements et, grâce à des expositions itinérantes, assura aux musées un rayonnement allant au-delà de l'Alsace. Avant de perdre la vie dans un accident en 1965, cet historien de l'art mit en lumière l'existence d'une école alsacienne, possédant selon lui son autonomie propre.

En tant que directeur des musées de Strasbourg, Haug fit réserver *La Danseuse au bras étendu*, parmi les 12 320 tableaux retrouvés après-guerre, par le directeur de l'Office des biens et intérêts privés afin que ce tableau soit déposé au musée des Beaux-Arts. Sinon, l'œuvre aurait été vendue par les Domaines, puisque tel était, rappelons-le, le devenir des œuvres non retenues par la Commission de récupération artistique.

À Strasbourg, en 1952, on s'apprêtait à célébrer le bicentenaire de la naissance de J.-F. Schall (1752-1825). La redécouverte de sa peinture, galante, précieuse et peinte avec une certaine finesse enrichit l'évènement pour quelques heures, même si elle n'avait pas été encore officiellement attribuée au musée. Cependant, en dépit de mes recherches, aucun document ni aucun quotidien ne mentionna sa venue en Alsace.

Dans les Archives diplomatiques, l'affaire artistique fit l'objet d'un dossier à part, intitulé « Cas spéciaux », qui fut indexé sans avoir été jamais exploité. Ce dossier fut transmis au ministre plénipotentiaire Maurice Richard, en partie grâce au célèbre haut fonctionnaire Jacques Jaujard (1895-1967), alors directeur général des Arts et des Lettres, ainsi qu'à Hans Haug, qui avait conté au ministre sa découverte, le 23 janvier 1951. Le 30 janvier, celui-ci approuva la demande de Haug. Cependant, sur le plan technique, comment accepter sa requête? L'attribution de l'œuvre à la direction des Domaines fut le fait de la Commission de récupération artistique; il fut donc nécessaire, rappelons-le, qu'elle reconsidérât sa décision. Il fut préconisé qu'une réunion de ladite Commission porte sur le tableau et revoie les résultats de la première séance – dont en revanche nous ignorons tout, aucune note n'ayant été prise. Haug devait également être présent pour réclamer *La Danseuse au bras étendu*, affectée au département des Peintures du musée du Louvre par l'Office des biens et intérêts privés. Il suffisait alors qu'il exigeât sa mise en dépôt au musée des Beaux-Arts de Strasbourg.

Le ministre Maurice Richard obtint du ministre de l'Éducation nationale un arrêté de dépôt pour ce choix. L'œuvre passa au rattrapage devant la septième Commission de récupération artistique. Si Haug intervint à cette séance, ce fut à Germain Bazin (1901-1990) de débattre de la qualité des œuvres devant un collège de conservateurs, tels Bernard Dorival (1914-2003) et Georges Salles (1889-1966), directeur des Musées de France et président de la Commission. Nous étions en mars 1952 (Archives diplomatiques 209 SUP 447). On attribua la qualification de MNR 887 (« Musées nationaux Récupération ») à la seule *Danseuse au bras étendu* sauvée ; quant à son pendant, *La Danseuse au voile*, elle fut oubliée par l'administration, mais non par les marchands d'art. Ces tracasseries administratives résolues, la première de ces œuvres trouva donc asile au département des Peintures du musée des Beaux-Arts de Strasbourg, cela grâce à Hans Haug qui avait défendu l'histoire artistique de sa ville.

- 1 Bibliographie de l'auteur sur emilewen-editions.com.
- 2 André Girodie, *Un peintre de fêtes galantes. Jean-Frédéric Schall (Strasbourg, 1752-Paris, 1825)*, Strasbourg, 1927 ; *Jean-Frédéric Schall 1752-1825. Exposition organisée sous le haut patronage de M. Raymond Poincaré [...] au profit du musée des Beaux-Arts de Strasbourg – Catalogue raisonné par André Girodie*, Paris, hôtel Jean-Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré, 2-26 mai 1929.
- 3 Voir Laure Stasi, *Camille Groult (1832-1908). Le rose de Boucher et le rouge de Reynolds*, Villejuif, Emilewen Éditions, 2013.
- 4 Voir l'illustration dans *ibid.*
- 5 Le capitaine Paul Sézille était un propagandiste antisémite français. Il était le second secrétaire général de l'Institut d'étude des questions juives, remplaçant en juin 1941 René Gérard.
- 6 Voir Emmanuelle Polack, *Le Marché de l'art sous l'Occupation. 1940-1944*, Paris, Tallandier, 2019.
- 7 Voir Roberts Commission, Washington.
- 8 Julia Drost, Hélène Ivanoff et Denise Vernerey-Laplace, *Arts et politiques. Le marché de l'art entre France et Allemagne de l'entre-deux-guerres à la Libération*, Paris-Heidelberg, arthistoricum.net, 2022.
- 9 Voir Lynn H. Nicholas, *Le Pillage de l'Europe. Les œuvres d'art volées par les nazis*, Paris, Seuil, 1995, p. 48.
- 10 Le collectionneur Joseph Bardac vendit à Paris en 1927. Les collections Homberg, qui comportaient de nombreux Schall à des prix élevés, furent cédées en 1931.
- 11 Anonyme, « Une grande vente de tableaux, objets d'art et meubles anciens », *Beaux-Arts*, 7 novembre 1941, n° 43, p. 15.
- 12 Horst Kessler, *Karl Haberstock. Umstrittener Kunsthändler und Mäzen*, Munich-Berlin, Akademie Verlag, 2008, p. 275.
- 13 Voir Claude Lesné et Anne Roquebert, *Catalogue des peintures MNR*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2004, p. 463. Selon les documents de H. Kessler (*op. cit.*, p. 275 et 287, repr. p. 310), Haberstock reçut 73 500 RM pour les deux tableaux et la toile de Pietro Longhi. Le fonds Haberstock se trouve à Augsburg, en Allemagne. Nous remercions M. H. Kessler.
- 14 Karl Haberstock, lettre à Herbert Engel, 10 octobre 1941, M1946, Records Concerning the Central Collecting Points, « Ardelia Hall Collection », Munich Central Collecting Point, 1945-1951, NARA.
- 15 Nous remercions les conservateurs et les archivistes d'Haberstock Archiv aux Kunstsammlungen Museen, à Augsburg.
- 16 Document original en allemand. Archives Haberstock, Augsburg, Kunstsammlungen Museen. Nous remercions M^{me} Uta Gattere ainsi que son époux.
- 17 Nous remercions les Archives nationales américaines en ligne à Washington.
- 18 Nous remercions les conservateurs des Archives nationales de France, en particulier M. Sébastien Chauffour, conservateur des Archives diplomatiques.
- 19 Voir Michel Rayssac, *L'Exode des musées. Histoire des œuvres d'art sous l'Occupation*, Paris, Payot, 2007 ; Hector Feliciano, *Le Musée disparu. Enquête sur le pillage des œuvres d'art en France par les nazis*, Paris, Austral, 1995.
- 20 Voir Archives diplomatiques (209 SUP 512).
- 21 Voir Hans Haug, *homme de musées. Une passion à l'œuvre*, cat. exp., Strasbourg, galerie Heitz, 9 octobre 2009-28 février 2010 ; Jean-François Revel, « Les musées de Strasbourg et leur animateur », *L'Œil*, 1961, n° 79-80 ; anonyme, « Mort de Hans Haug, rénovateur des grands musées de Strasbourg », *Le Monde*, 17 décembre 1965.